

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La Folie dans nos romans

Les Fous de papier de Robert Viau. Préface du docteur Yves Lamontagne, Montréal, Éditions du Méridien, 1989, 373 p.

Annette Hayward

Numéro 57, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hayward, A. (1990). Compte rendu de [La Folie dans nos romans / *Les Fous de papier* de Robert Viau. Préface du docteur Yves Lamontagne, Montréal, Éditions du Méridien, 1989, 373 p.] *Lettres québécoises*, (57), 41–42.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La Folie dans nos romans

Les Fous de papier de Robert Viau. Préface du docteur Yves Lamontagne, Montréal, Éditions du Méridien, 1989, 373 p.

De prime abord, on pourrait trouver le titre de ce volume un peu fantaisiste et regretter qu'il n'ait pas gardé le sous-titre de la thèse d'origine : «L'Image de la folie dans le roman québécois». Il faut avouer, cependant, que ce titre reflète bien l'essentiel du propos, car pour Robert Viau, les «fous de papier» sont, de tous les points de vue, des espèces de jouets, des fous «pas vrais».

Il suffit de penser aux pièces de Claude Gauvreau ou au célèbre cas de Nelligan pour se convaincre du lien privilégié qui existe entre folie et littérature. Ce lien est-il toujours aussi pertinent lorsqu'il s'agit du roman? L'ouvrage de Robert Viau, qui repose sur une documentation impressionnante, surtout en ce qui concerne le XIX^e siècle québécois et l'histoire de la folie, répond positivement à cette question, certes, mais en montrant que l'intérêt varie selon les époques. Ainsi, la section sur le XIX^e siècle traite de 35 œuvres dont la plupart sont en fait des contes, des nouvelles ou des légendes (et même un poème). Ce corpus permet en tout cas à Viau de nous offrir une section intéressante sur le récit fantastique et de dépisier chez les écrivains de cette époque une conception de la folie parfois romantique mais surtout morale, conception à laquelle font pourtant exception les trois œuvres majeures de la liste : *Les Anciens Canadiens*, *Une de perdue, deux de trouvées* et *Originaux et détraqués*.

De la même façon, le chapitre sur le roman québécois de 1900 à 1939 décrit bien la perspective des romans à thèse qui prônent l'idéologie agriculturiste et où la folie représente la punition d'une transgression (le départ en ville et la rupture de l'ordre familial, surtout). Mais *Menaud, maître-draveur* (de l'aveu de Viau lui-même) et *La Chair décevante* de Jovette-Alice Bernier, les deux ro-

mans les plus intéressants parmi ceux cités, n'entrent pas bien dans cette vision des choses. Ils préfigurent déjà, en fait, les folies politiques et féminines dont l'auteur parlera au sujet de la littérature à partir de 1960.

En revanche, la section sur la période 1940-1959 présente à merveille l'éclatement des valeurs dont témoigne le roman québécois de cette époque. La folie (de papier) y résulte de contraintes familiales et sociales et se transforme en éveilléur de conscience. Viau montre bien comment le rejet des valeurs traditionnelles et le refus de l'américanisme donnent alors naissance au fou mystique, phénomène possible seulement dans une société qui doute de ces valeurs. Quant au roman depuis 1960, l'auteur observe qu'on y trouve surtout, et pour la première fois (plus ou moins), des folies politiques, eschatologiques et féminines — conséquences des mouvements de décolonisation, de luttes anti-nucléaires et de libération de la femme. La folie causée par l'échec de ces tentatives de libération révèle le fou ou la folle comme une personne saine dans un monde fou. Bref, le fou politique n'en est pas un. Cette section passionnante se termine par une étude de l'idiotie, devenue «don-quichottesque» après 1960, et de la folie asilaire, ce qui per-



Robert Viau



met à Viau de revenir à ses propos de départ et d'interroger d'un point de vue critique le développement de la psychiatrie au Québec.

Une perspective antipsychiatrique informe d'ailleurs toute cette étude. Viau ne s'en cache nullement, lui qui affirme dès l'introduction que «écrire sur la folie, c'est protester contre la loi du plus fort qui réduit au silence ces voix qui osent être si différentes» (p. 2). Suivent deux chapitres qui présentent le concept de la folie de façon synchronique et ensuite diachronique. Ainsi, après avoir tenté une définition de la folie qui s'inspire surtout de la pensée d'antipsychiatres tels que Cooper, Fromm et Laing, l'auteur fait un historique assez fascinant du concept de folie. Il part d'un Moyen Âge idyllique où la folie aurait été vue comme un instrument de salut (ce dont il donne peu de détails), pour insister surtout sur les diverses conceptions qu'on s'en est faites par la suite. La folie aura été envisagée comme possession du démon (haut Moyen Âge), comme résultat d'une déraison ou d'une raison excessive chez l'homme (la Renaissance), comme châtement divin (la Réforme), comme effet d'une mauvaise volonté, du refus du «vrai» (l'âge classique et le «grand renfermement»), comme une sorte de perversité animale (début XVIII^e siècle), comme maladie causée par la civilisation et qu'il faut donc guérir (fin XVIII^e), comme l'emprise d'une particularité chez un être autrement raisonnable (Hegel et le XIX^e siècle). Puis le développement des théories biologiques au sujet de la folie fait naître la psychiatrie moderne que Viau présente comme encore fondamentalement morale ou moralisatrice. Ce survol s'arrête avec l'annonce de l'arrivée de Freud (un peu comme s'il s'agissait d'un messie?). Ce qu'on apprendra par la suite

sur l'histoire de la psychiatrie se limite à la psychiatrie québécoise, dont l'évolution passe en filigrane à travers l'étude du corpus romanesque.

C'est ainsi que les données historiques et extra-littéraires dominent parfois nettement le propos. L'auteur consacre par exemple plusieurs pages à des sujets tels que le mythe de la « libération canadienne » des fous (1830) ou la querelle de 1886 au sujet des asiles. Sujets fascinants, certes, mais qui entraînent le lecteur à se demander si l'étude des œuvres littéraires du XIX^e siècle ne constitue pas parfois un simple prétexte pour faire le procès du traitement des fous au Québec à cette époque. Ce va-et-vient entre la littérature et l'histoire de la psychiatrie finit par donner l'impression que le roman constitue un simple miroir des attitudes de la société. Cela est peut-être vrai jusqu'à un certain point pour les romans ou contes mineurs, mais peu probable dans le cas d'œuvres plus travaillées, plus réussies, qui répondent autant sinon plus à des exigences et à des influences littéraires qu'à des pressions sociales directes. Voilà sans doute pourquoi les œuvres majeures des deux premières périodes étudiées n'entrent que difficilement dans le tableau général du développement des attitudes envers les fous.

Tout cela change radicalement par la suite. On peut se demander d'ailleurs si l'approche antipsychiatrique ne se trouve pas un allié important dans la perspective du roman moderne (qui domine au Québec après 1940), lequel adopte le plus souvent le point de vue d'un personnage principal marginal insatisfait du système de valeurs de la société qui l'entoure. Dans un tel contexte, le fou devient facilement un instrument d'avertissement, de salut (*Menaud...*), ou un être à sauver de l'incompréhension des masses (comme dans les romans de Jacques Ferron, souvent cités par Viau).

Il est peut-être dommage que l'auteur se soit senti obligé de limiter son corpus aux romans où le « fou » est identifié explicitement comme tel par lui-même ou par son entourage. Ceci élimine d'emblée presque toutes les œuvres qui présentent la perspective du personnage « fou » lui-même à travers un narrateur en « je ». N'aurait-il pas été possible d'inclure aussi dans le corpus des ouvrages comme *Le Torrent* d'Anne Hébert, par exemple, où d'autres marques (comme des incohérences du discours) révèlent la présence de la folie?

On s'étonne également un peu de ne pas trouver mention dans cette étude d'œuvres où la folie joue un rôle important et explicite, comme dans certains

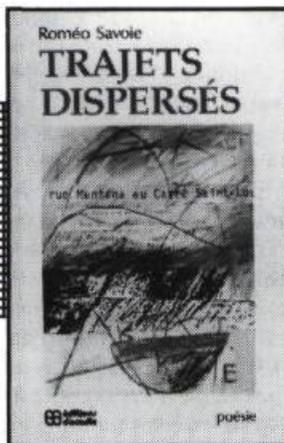
romans récents de Michel Tremblay (*La Grosse Femme d'à côté est enceinte*) ou d'Anne Hébert (avec un titre comme *Les Fous de Bassan...*).

Mais ce sont là des réserves de détail. *Les Fous de papier* demeure un ouvrage original qui témoigne d'une longue recherche et qui interpelle fortement le lecteur, l'obligeant à s'interroger de façon fondamentale sur ce sujet difficile et complexe qu'est le concept de la folie. □

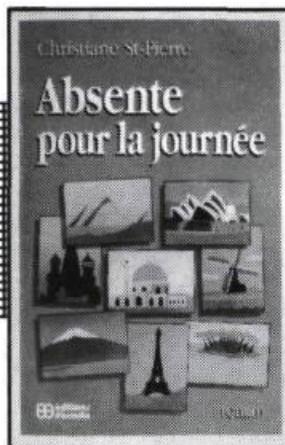
Annette Hayward

Nouveautés

roman, poésie



Trajets dispersés
poésie
Roméo Savoie
88 pages, 10 \$
ISBN 2-7600-0164-4



Absente pour la journée
roman
Christiane St-Pierre
180 pages, 14,95 \$
ISBN 2-7600-0162-8



L'Extrême frontière
poèmes 1972-1988
Gérald Leblanc
168 pages, 10 \$
ISBN 2-7600-0156-3

Chez votre libraire
ou auprès de l'éditeur

**éditions
d'Acadie**

Les Éditions d'Acadie

C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8

(506) 857-8490 COMMANDES TÉLÉPHONIQUES ACCEPTÉES